Christian Giudicelli

Tunisie, saison nouvelle

Extrait de la publication

Le sentiment géographique

Collection dirigée par Christian Giudicelli

Extrait de la publication

Christian Giudicelli

Tunisie, saison nouvelle

Le sentiment géographique
Gallimard

Extrait de la publication

« Ne serait-ce pas le sentiment géographique, cette évidence confuse que toute rêverie apporte sa terre ? »

(Michel Chaillou, *Le sentiment géographique*, L'Imaginaire, n° 216)

© *Éditions Gallimard, 2012.*

« Quand viendra la saison nouvelle,
Quand auront disparu les froids… »

Théophile Gautier
(Villanelle des *Nuits d'été* de Berlioz)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Saisons passées en Tunisie

J'ai écrit en 1998 un livre intitulé *Fragments tunisiens*, ensemble de petits récits sur un pays heureux… plutôt sur un pays où j'ai été heureux. De la capitale et son théâtre kitsch jusqu'à Tozeur et sa palmeraie en passant par Kairouan, Sousse, El-Djem, au gré des promenades et des rencontres, j'ai donné quelques images qui tentent de ne pas figer des instants si vifs que, à les évoquer, j'éprouve ce frisson intérieur né d'une joie qu'atténue la mélancolie. C'était jadis, c'était naguère, ça n'existe plus qu'en moi et peut-être, si je ne joue pas les faux modestes, dans l'esprit d'une poignée de lecteurs.

Durant mes séjours des années 90, je ne dis pas que je voyais tout en bleu mais j'étais comme quelqu'un qui, découvrant un nouvel amour, n'en veut conserver que le meilleur. Ainsi n'ai-je guère fait d'allusions à une pauvreté dont la présence restait discrète : on aurait cru qu'elle se cachait pour ne pas troubler les vacances d'un étranger insouciant. Je me souviens de cette vieille femme en noir – presque semblable à ma paysanne de grand-mère en Corse – qui poussait une charrette lourde de légumes pourris dans une ruelle montante de

Nefta. Comme je proposais de l'aider, elle refusa et je la forçai à accepter un billet qu'elle n'avait pas demandé. Il y eut aussi cet enfant sale qui, lui, tendait la main au croisement de deux pistes improbables dans la région de Matmata. Il jeta des cailloux sur ma Peugeot de location parce que, victime d'un sentiment de culpabilité, au lieu de m'en débarrasser par une aumône, j'appuyai sur l'accélérateur afin de fuir la réincarnation d'un personnage de roman à la Dickens ou de film néoréaliste à la De Sica. Je cherche d'autres exemples de misérables, je n'en trouve pas d'aussi marquants : les ai-je effacés, égoïste seulement occupé de son plaisir ?

À l'inverse, comment oublier l'intrusion quotidienne de ce type que tout le monde savait plein aux as, ce bellâtre avantageux dont la photo en costume-cravate trônait au fond de la plus modeste salle de café, bref, raide devant le drapeau national, ce Ben Ali qui avait teint ses cheveux d'un noir funèbre, tel Dirk Bogarde – puisque j'en suis aux comparaisons cinématographiques – dans *Mort à Venise* ? Pas davantage qu'Aschenbach n'arrivait à conquérir le charmant Tadzio, le dictateur gominé, malgré la promotion publicitaire indécente qu'il organisait dans une presse entièrement à sa botte, ne ralliait à sa cause la jeunesse qui composait la majorité de son peuple : « C'est lui le responsable de nos malheurs », me murmura un soir Djamel désignant l'incontournable portrait pendu cette fois dans un restaurant de Tabarka : « Il nous réduit en esclavage. » J'avais déjà perçu ici et là une haine sourde à l'égard du chef mafieux, mais Djamel fut le premier à la formuler sans ambiguïté. Il faut préciser que ce garçon de dix-huit ans vivait en Tunisie dans un état de rébellion que j'attribuais en partie à son

Extrait de la publication

âge. Il détestait sa petite ville au bord de la mer : « un trou ! » et ses habitants : « des imbéciles, des hypocrites flattant les touristes pour leur vendre n'importe quoi ! ». Ceux-là – Français, Allemands ou Italiens –, il ne les fréquentait pas à des fins commerciales. Il espérait qu'au moins un de ces étrangers, ému par sa situation – la situation de quelqu'un qui sur place n'aurait jamais de vraie situation –, l'aiderait à réaliser un désir entretenu depuis longtemps déjà : s'en aller loin de sa prison à ciel ouvert.

Bien qu'il en eût peu à sa disposition, Djamel ne se plaignait pas du manque d'argent. La question financière se résoudrait dès qu'il serait ailleurs… pourquoi pas à Paris ? « Tu me logeras chez toi jusqu'à ce que je travaille. Je suis courageux, ne t'inquiète pas. Dans mon école de marine, aucun n'est plus doué que moi pour démonter les moteurs, dans trois mois j'aurai mon diplôme. » Je lui objectai que ce genre de formation ne lui servirait pas à Paris où, en outre, il lui serait difficile d'obtenir des papiers en bonne et due forme. Il feignit de ne pas entendre : « Grâce à mon salaire je louerai une chambre. Je me choisirai une étudiante, une fille blonde. Avec elle ou avec la suivante ou la suivante de la suivante… il ne s'agit pas de se précipiter… je me marierai… on aura des enfants… Tu crois que je rêve ? » J'avais l'impression que si je répondais oui, ma franchise m'attirerait, sinon son antipathie, du moins sa défiance immédiate née de la déception : un touriste de plus, constaterait-il, qui, aussitôt rentré chez lui, le rangerait dans un coin de sa mémoire qu'il ne visiterait plus.

Même si je ne parviens pas à le décrire sans le secours de l'unique photo que je possède de lui – assis sur un

Extrait de la publication

rocher, vêtu d'une chemise blanche et d'un blue-jean, il est charmant comme on l'est à son âge, bonne mine et sourire compris – et bien que cette photo ne me soit au fond d'aucune utilité, je continue en secret à partager sa foi en une vie aventureuse d'émigrant dont j'ai eu la faiblesse de ne pas le détourner, à peine ai-je tenté de le mettre en garde : j'en témoigne dans mon petit livre de 98. Plus d'une décennie s'est écoulée depuis que Djamel m'a confié ce qu'il avait sur le cœur et qu'il me répéta dans de rares lettres où il omit le nom de Ben Ali, de crainte peut-être qu'on ne décachette ses enveloppes. Puis ce fut le silence.

À partir de 2000, je revins chaque année en Tunisie sans pousser jusqu'à Tabarka. Je préférais ne pas risquer une double punition, celle de ne pas revoir Djamel ou celle, plus douloureuse, de le revoir, toujours rêvant et toujours prisonnier. Je me rappelais ses paroles sur l'ennui des interminables parties de cartes avec les copains au café. L'ennui, le grand mot est lâché, que les jeunes ne cesseront plus de me murmurer à l'oreille, mais qui résonne comme un cri de rage impuissante. Ce stoppeur sur la route de Mareth n'a pour intérêt que les cours de son lycée agricole : « le seul endroit où je ne m'ennuie pas trop ». Ce chauffeur de taxi de Tunis, père d'un bébé, me déclare que, à l'instant où le gosse sera en état de se tenir sur ses deux pattes, il l'emmènera au foot : « parce que sans le foot, qu'est-ce qu'on s'ennuierait ! ». Salem, qui prépare son bac à Bizerte, n'apprécie pas le sport national : « Nager ça me plaît… le foot quel ennui ! Moi, ce que j'adore, c'est le cinéma. Il n'y a pas une salle ici. » Une ville de 150 000 habitants, à mes yeux l'une des plus envoûtantes qui soit, sans cinéma ? Voilà une triste

Extrait de la publication

réalité. L'absence d'une librairie digne de ce nom n'y est pas moins scandaleuse. On ne fera avaler à personne que la suppression des lieux de culture n'obéit pas à un plan prémédité. Par ce moyen vieux comme le monde, les pouvoirs absolus empêchent la naissance de l'esprit critique. J'enfonce une porte ouverte, inutile d'insister.

Même à Tunis, les salles obscures, naguère en nombre conséquent sur l'avenue Bourguiba, ont laissé la place aux pizzérias et aux marchands de fringues. Adieu le Capitole, les Champs-Élysées, vastes refuges désuets tels des jardins d'enfance, où l'on avait le loisir de se gaver de l'essentiel des productions américaines en version française. Je suis à peu près certain que dans le Grand Sud, à Tozeur, le Ciné Sahara n'a pas survécu. Comme lieu de culture, pour reprendre l'expression pompeuse qui m'a échappé, on repassera : on y programmait une fois par semaine un film érotique *soft*. Je n'ai pas assisté à l'une de ces séances qu'un public avide, selon mes informateurs, suivait la gorge sèche en fumant des cigarettes Cristal (« Cigarettes Cristal, direct l'hôpital ! » est le slogan désabusé qui caractérise la marque). J'ai adoré le Ciné Sahara de l'extérieur : un bâtiment tout simple dans un quartier de maisons basses, signalé par une enseigne lumineuse aux lettres rouges que le vent de la nuit faisait trembler. Un soir, alors que l'électricité avait rendu l'âme, des voisins allumèrent, à quelques mètres du hall d'entrée, un feu de débris divers et d'objets de rebut créant sur les murs un peuple d'ombres tandis qu'à travers les flammes surgissaient des visages de ressuscités, comparables pour le noir intense du regard aux portraits du Fayoum. La magie enchantait ce minuscule coin de planète.

Extrait de la publication

Rien de tel avec un autre cinéma situé à Djerba dans la jolie ville de Houmt-Souk. Là, j'ai eu la curiosité de m'offrir une séance. M'étant assis au dernier rang d'orchestre, j'observai la clientèle : masculine à cent pour cent. Le film n'appartenait pas à la catégorie Art et Essai. Fruit d'une expérience de laboratoire, une mutante blonde y étouffait allègrement ses victimes à l'aide de terribles tentacules qui sortaient sur commande de son corps pulpeux, exercice auquel l'assemblée de mâles bavards ne s'intéressa guère : elle ne se tut, figée, attentive, que durant deux brèves séquences pimentées d'une pincée de porno où, si j'ai bonne mémoire, la diablesse se massait les seins en haletant. Entre-temps, indifférents aux péripéties du navet indigeste, plusieurs spectateurs quittaient leurs sièges pour aller bavarder avec les copains.

Je ne me lancerai pas dans une étude détaillée de la sexualité des Tunisiens encore célibataires. Comme ailleurs sur les rives de la Méditerranée, on en parle plus qu'on ne la pratique et il n'est pas rare qu'on se vante d'une virilité qui peine à s'exercer, du moins sur les filles côtoyées à l'école ou à l'université. Quand les garçons disent « mon amie », ils ont du respect plein la bouche, du sentiment plein le cœur, avec l'idée du mariage en perspective : on ne leur tirera pas de confidences coquines. Les langues se délient dès qu'ils évoquent les relations passagères : draguées sur une plage, aux abords d'un hôtel quatre étoiles, les opulentes Nordiques sont éblouies par leurs performances, elles en redemandent. Certains mentionnent, comme s'il s'agissait d'épisodes amusants sans importance, ces relations homosexuelles dont seraient friands les Européens. Ils

Extrait de la publication

les accepteraient volontiers à condition d'y jouer le rôle actif. On les vexerait beaucoup si on prétendait avoir quelque raison de mettre en doute leur profession de foi, car ce n'est pas toujours la frustration ou l'appât du gain qui les guident. Peut-être le mouvement de libération commencé en janvier 2011 aura-t-il égratigné le tabou. Signe avant-coureur de cette espérance : à mon dernier voyage – septembre 2010 – un apprenti cuisinier de Sfax a eu l'audace de m'avouer qu'il était amoureux en secret d'un barman moustachu, ajoutant que ça ne l'empêcherait pas de se marier plus tard. Pour l'instant, desservi par un physique maigrichon, il ne s'offrait qu'une prostituée pas trop chère dont les caresses épisodiques ne le détournaient pas d'un goût excessif pour la boisson.

Faute de distractions – nous revoilà face à l'ennui –, l'alcool est un dérivatif qui fait des ravages. Dans le Sud, malgré une vente semi-clandestine, si on excepte le bar des pseudo-palaces inaccessibles aux désargentés, des groupes d'amis, après une bonne séance de chicha (pas vraiment inoffensive selon les experts), abusaient de la boukha et du vin de palme. Les nuits de ramadan, dopés par le jeûne diurne, ils marchaient rieurs, bras dessus bras dessous, réinventant à leur manière le folklore des marins en bordée. Mon apprenti cuisinier, lui, durant ses heures inoccupées, s'adonnait à la bière en compagnie d'ivrognes qu'on aurait surpris en leur disant qu'ils l'étaient. Durant un après-midi, attablés dans une arrière-boutique, ils buvaient, plus exactement ils avalaient sans respirer des litres de Celtia, la bouche collée au goulot des canettes, comme un bébé tète le sein de sa mère. Résultat : un abrutissement qui se traduisait par des yeux fixés sur le vide, un mutisme

coupé d'éructations, des gestes saccadés de robot bientôt privé de moteur. Je m'accuse d'avoir occulté ces pitoyables soubresauts d'une vie qu'un gouvernement sournois s'employait à maintenir en léthargie.

À cette passivité coupable, en tout cas pour la santé, peut s'opposer une violence dont je citerai un exemple. Elle se manifesta un dimanche de printemps 2009 à Bizerte, mon point d'attache préféré, on l'aura deviné. Je venais juste d'y recevoir la veille des preuves de gentillesse : tombé sur le trottoir à cause d'un malaise soudain, je fus entouré par une dizaine de personnes empressées de me secourir, une me tâtant le pouls, une me caressant les cheveux, une allant m'acheter une bouteille d'eau. Ému de tant de sollicitude, je me persuadai qu'une civilisation d'une exquise douceur survivait dans notre monde brutal. Le lendemain donc, je révisai mon jugement. Encore patraque, pas très assuré sur mes jambes, je me mis à suivre une foule qui se dirigeait vers le haut de la ville afin d'assister, m'apprit-on, à un match de football. Sans éprouver une passion pour ce sport, je ne le déteste pas comme Salem, le bachelier en puissance : « La pire des drogues, m'a-t-il dit, celle qui empêche de réfléchir. » Au stade, en plein soleil, je m'assis par hasard au milieu des supporters de l'équipe de Tunis qui affrontait le club local. Du côté des vainqueurs puisque, au terme d'une partie médiocre qui ne m'intéressa pas – était-ce l'influence de Salem ? –, Tunis gagna par un but d'écart. Près de moi, on dansait sur les gradins tandis que les vaincus évacuaient en pénitents honteux la tribune d'en face. Je ne comprenais pas pourquoi nous, dans notre coin, demeurions bloqués. Interrogeant un des gardiens postés près des issues,

Extrait de la publication

j'obtins une réponse : « Ici, monsieur, tu es en sûreté. » Au bout d'une demi-heure, on ouvrit les grilles. Je comptais rejoindre la terrasse d'un café du Vieux Port d'où je ne cesse d'admirer les petites maisons blanches qui se reflètent dans le miroir liquide du bassin (je maintiens ce que j'ai écrit autrefois : c'est aussi beau que la *Vue de Delft* de Vermeer). À peine quitté le quartier du stade, une pluie de pierres s'abattit sur le cortège des Tunisois dont, à mon corps défendant, je faisais partie. Loin de fuir, ils foncèrent vers leurs agresseurs avec l'intention d'en découdre. Bien décidé à ne pas me mêler de ces jeux guerriers, je décampai jusqu'à une minuscule boutique où les marchandises les plus diverses, du bidon d'essence aux draps de lit, des étoffes bariolées au carton de jus de fruits, s'entassaient du sol au plafond. Le propriétaire, ventru et court sur pattes tel un ténor wagnérien, me prit à témoin de ces événements regrettables : « Une dispute de poulailler. » Il minimisait la chose. Au centre de la rue, deux types s'empoignaient. Quand ils furent par terre, pendant que les jets de pierres continuaient, un quatuor d'acharnés leur distribuèrent des coups de pied à briser les os. Je ne dissimulai pas mon inquiétude : « Mais ils vont les tuer… » Mon gros commerçant conservait son calme : « Des côtes cassées… on n'en meurt pas ! » Ce fut alors que la police rappliqua et mania allègrement la matraque. Résultat : s'il n'y eut pas de cadavres, enfin j'espère, il y eut des allongés que des véhicules aux sirènes déchirantes vinrent ramasser.

Les flics, je les ai subis dans des circonstances moins dramatiques. Ils m'ont sifflé à différents carrefours me reprochant une faute de conduite que je n'avais pas commise. L'un menaça de me retirer mon passeport parce

Extrait de la publication

que la photo qui y figurait ne me ressemblait pas. Inutile de discuter, de crier à l'injustice, il suffisait de glisser un billet de dix dinars et le ripou n'avait plus rien à me reprocher. Avec une légèreté coupable, je me disais que sa mauvaise foi relevait du folklore. La profession devait se juger mal payée, elle ajoutait le pourboire. Comme je m'en amusais devant le Djamel de Tabarka, il se mit en colère : « Tu n'habites pas ici, tu ne te rends pas compte. On est épié, traqué, on se méfie même en famille, il y a des traîtres parmi les cousins. Si on prononce un mot plus haut que l'autre, les menottes et le commissariat ! Là, à plusieurs, ils s'excitent comme des chiens affamés… les gifles, les viols, ils ne se gênent pas. Ce sont des salauds. » Il me cita des exemples. Quand je l'écoutai, je le crus. Je gardai ses propos bien inscrits dans un coin de ma mémoire d'où je n'eus pas le courage de les extraire. La révolution de janvier dont, comme tout le monde, j'ai aperçu les images à la télé, les a fait resurgir tel un remords. Nul doute que Djamel ait participé à ce soulèvement d'une jeunesse qui en avait assez d'étouffer sous la surveillance des valets musclés d'un État corrompu.

J'eus aussitôt l'envie de vérifier sur place que « le mouvement démocratique était irréversible » selon la formule que répétaient les médias français. Dans son excellente émission de France Culture, *Carnet nomade*, Colette Fellous avait recueilli la fière déclaration d'un étudiant : « Nous sommes sortis du cauchemar, nous commençons à vivre. » Un autre précisait : « La Tunisie de la révolution, c'est celle qui se tenait derrière le décor. » Ces deux phrases ont orienté ma visite annuelle. Depuis les *Fragments* plus haut cités, je n'avais pas écrit une ligne sur ce pays que j'aime tant et qui venait de connaître un

Extrait de la publication

tel bouleversement. Eh bien, il fallait que je contrarie ma nonchalance de voyageur trop vite comblé en essayant de noter les signes de cette vie nouvelle qu'annonçait le premier étudiant, apportée par ces anonymes de derrière le décor qu'évoquait le second. Derrière le décor, ce serait aussi ma place que, contrairement à eux, je ne devrais pas quitter : un simple poste d'observateur qui s'efforce de ne pas voir de travers le peu qu'il voit. Je ne suis pas tunisien et n'ai aucun droit à m'exprimer au nom des Tunisiens. Quoi de plus irritant que cette hypocrite mission que se fixent certains plumitifs de « donner la parole à ceux qui ne l'ont pas » comme s'ils en étaient les dépositaires ? Dès le lendemain du soulèvement, des livres rédigés à la hâte – surtout ne pas se laisser distancer par la concurrence… – fournissaient sur le sujet un trousseau de clés adaptées à chaque serrure. La plupart de ces bons auteurs n'avaient pas pressenti grand-chose, un détail qui ne les empêchait pas de se montrer prophètes : ils seraient les garants de la démocratie. Que certains aient été des intellectuels arabes respectés, installés à Paris ou ailleurs mais absents sur le terrain, ne m'entraînait pas à leur accorder une pleine confiance : quand la Tunisie était encore sous le joug, on n'avait guère entendu leurs protestations. Ce silence d'hier pas souvent rompu – somnolaient-ils pendant le cauchemar ? – offrait avec leur abondance verbale d'aujourd'hui un contraste dont de vilains esprits pourraient s'amuser. Il va de soi que je généralise et qu'on découvrira ici et là, parmi les dizaines de publications, des textes qui ne sont pas rédigés pour se faire mousser. Lesquels ? Impossible de vous dresser mon palmarès : je ne les ai pas tous lus. À peine en ai-je survolé quelques-uns dont je suppose qu'ils n'étaient pas

les meilleurs. Si vous avez plus de chance, protestez. En attendant, finie, la polémique.

Parce qu'au fond je ne m'intéresse pas aux opinions des spécialistes. Avec Roger Vrigny, je me rappelle avoir interrogé à la radio le romancier Erskine Caldwell qui, malgré son âge – quatre-vingts ans environ – avait conservé ce que son traducteur Maurice-Edgar Coindreau appréciait : le venin d'un humour agressif distillé sur un ton pince-sans-rire. Comme ni Roger ni moi n'étions sûrs de notre anglais et que l'auteur du *Petit Arpent du Bon Dieu* se débrouillait mal dans notre langue, nous avions alerté un confrère bilingue pour qu'il serve d'interprète. Celui-ci, méridional facilement emphatique, se poussa du col : «*I am a specialist of french literature, I am a specialist of american literature, I am a specialist of american indian writers, I am a specialist…*» Caldwell ne fut pas impressionné : «*I am a specialist of nothing*», dit-il.

Se souhaiter spécialiste de rien, voilà une règle honnête. J'ai tenté de la respecter pendant les trois semaines de ce mois de juin 2011 où, pour les médias français, la Tunisie avait cessé d'être une priorité, remplacée par des contrées plus ensanglantées dont la Libye voisine : l'apparence du retour au calme n'est pas photogénique. C'est pourtant dans ces périodes transitoires, quand le danger semble s'éloigner, que s'ébauche l'éventuel changement d'une société… Mon ambition, mon désir plutôt, n'était pas – je rabâche afin que ne demeure là-dessus aucune ambiguïté – de le raisonner en tirant des conclusions définitives que l'avenir démentirait peu ou prou, mais de le guetter à travers des faits limités à mes uniques expériences, fussent-elles aux yeux de nos experts – autre nom des spécialistes – des anecdotes hors sujet. Le récit

Extrait de la publication

qui suit, morcelé en plusieurs tableaux ou séquences de tonalités variées, vole quelques instants à une histoire encore à son début. Instants passés déjà, et si vite, que le voyageur rentré chez lui a cherché à réanimer à partir des pages de son carnet. Ainsi souffle-t-on sur les braises pour que surgisse une dernière flamme.

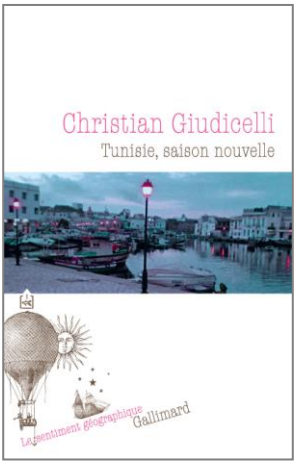
Extrait de la publication

Le sentiment géographique

Tout n'a pas été dit, les guides touristiques n'étant pas conçus pour révéler le plus secret d'une ville ou d'un pays. Le secret, c'est ce qu'un écrivain retrace et tente d'apprivoiser hors de chez lui, dans une rue lointaine, devant un monument célèbre ou le visage d'un passant. Ainsi recompose-t-il, en vagabond attentif, un monde à la première personne. Donc jamais vu.

Dans la même collection

Philippe Barthelet et Éric Heitz, *Le voyage d'Allemagne*, 2010
Élodie Bernard, *Le vol du paon mène à Lhassa*, 2010
Jean-Marie Laclavetine, *La martre et le léopard. Carnets d'un voyage en Croatie*, 2010
Jean-Marie Laclavetine, *Au pays des fainéants sublimes. Voyage en Touraine avec un ami photographe*, 2011
Richard Millet, *Eesti. Notes sur l'Estonie*, 2011
Antonin Potoski, *Cités en abîme*, 2011
Alberto Savinio, *Ville, j'écoute ton cœur*, 2012



Tunisie, saison nouvelle Christian Giudicelli

Cette édition électronique du livre
Tunisie, saison nouvelle de Christian Giudicelli
a été réalisée le 21 février 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135363 - Numéro d'édition : 185619).
Code Sodis : N50327 - ISBN : 9782072453120
Numéro d'édition : 233053.

Extrait de la publication